



Rotary

Genève Sud - Fondé le 8 avril 1965

Numéro 4 - Janvier 2021



EDITO



Le vernis et le vaccin

Quelle est l'épaisseur de ce vernis que nous appelons civilisation ? Arrêtez du jour au lendemain l'approvisionnement de ce pays en pétrole. Une fois toutes les stations-essence fermées, combien de temps faudra-t-il attendre pour voir de braves Helvètes se battre pour acheter de la nourriture ?

C'est cette question qu'aborde le dernier roman du Genevois Serge Bimpage, *Déflagration*. Sa fiction imagine un volcan surgi de nulle part, dont la lave entraverait le lac de Constance, les eaux du Rhin inondant alors le Plateau. Les réfugiés allemands se pressant dans les montagnes. Les maisons qu'il faut partager. Le pain qui pourrait manquer. La solidarité qui se fissure.

Nous devons nous préparer à ce défi. L'arrivée du vaccin va rapidement diviser le pays. Ou plutôt, la méfiance à l'encontre du vaccin. Les restaurateurs, les hôteliers, les entrepreneurs, les jeunes qui ont tout sacrifié en 2020, comment réagiront-ils si, dans six mois, les hôpitaux restent saturés de cas COVID, tous des vaccino-sceptiques ?

Les fissures apparaissent. Une initiative populaire pour éviter que les vaccino-sceptiques soient discriminés. De l'autre côté, des organisateurs d'événements publics envisagent de n'accepter que des vaccinés. Le chemin de la civilisation est étroit. Il passe d'abord par l'écoute. Il passe ensuite par l'analyse. Puis enfin par le bon sens et la solidarité. Mais pas n'importe laquelle : la solidarité des seniors avec les juniors. La génération qui a connu les Trente glorieuses, le plein emploi, la libération sexuelle, la création de la retraite obligatoire et de l'assurance-maladie obligatoire ; cette génération qui a endetté les suivantes à un niveau jamais vu ; cette génération qui a aussi hypothéqué, l'avenir des écosystèmes ; bref, la génération qui a fait Mai 68 saura-t-elle, à son tour, se montrer solidaire avec ceux qui auraient l'âge de commencer la vie, de raser les montagnes pour voir la mer ?

BERNARD FAVRE

N°4

JANVIER 2021

VIE DU CLUB
p.3-4



EPHÉMÉRIDES
p. 5



RENCONTRE
p. 6-7



INTERVIEW
p. 8-11



CONJONCTURE
p. 12-18



SERVIR
p. 19-20



DES BONS POUR SOUTENIR LABROSSE

Voire comité, qui s'est «réuni» virtuellement le 3 décembre, a validé une proposition de notre ami Claude Devillard. Elle poursuit trois objectifs: tenir compte de l'annulation des lunchs sur le budget du club (tant pour les cotisations que pour notre restaurateur), permettre aux amis rotariens qui le souhaitent de se retrouver à la Chaumière même sans lunchs «officiels», ou alors choisir, à l'inverse, de soutenir les autres actions de bienfaisance du club.

Vous avez en effet reçu il y a quelques jours un bon de 250 francs, à faire valoir sur un repas pour 4 personnes chez Labrosse, ces prochains mois. Chaque membre est bien sûr libre de l'utiliser avec qui bon lui semble, mais nous vous encourageons bien sûr à en profiter pour revoir d'autres membres du club, dont vous êtes privés de la compagnie en raison du COVID.

De cette manière, le club démontre sa solidarité avec le restaurateur étoilé, dans cette période difficile. Mais vous pouvez aussi choisir de ne pas utiliser ce bon. Ainsi, la même somme de 250 francs servira automatiquement à financer d'autres actions de solidarité, au profit d'autres publics qui en ont grand besoin.

BERNARD FAVRE



Ce numéro du bulletin ne publie pas d'agenda. En attente de l'évolution de la situation sanitaire, le comité se réunira le 14 janvier pour évaluer la suite des activités.

AMITIÉS DE LA ROSE DE TÜBINGEN

Nous avons demandé des nouvelles de nos amis des clubs de la rose des vents. Tübingen nous a répondu pour ce numéro. Le message de nos amis gènois paraîtra en février.

Chers amis rotariens de Genève ! Cette année 2020 est simplement folle, mondialement dominée par le sujet du Corona. Seules les élections américaines, non moins folles, ont peut-être pendant quelque temps rivalisé avec le virus dans l'actualité. Ce virus, bien sûr, nous aimerons tous n'avoir plus à en entendre parler. Nous ne pouvons plus nous rencontrer, nous devons nous tourner vers les plateformes numériques. C'est jouable, mais bien sûr incomparable avec la présence physique. Nous avons annulé nos excursions et le voyage présidentiel. Le Rotary n'est plus aujourd'hui ce qu'il était hier : la rencontre de bons amis, un échange immédiat, des fêtes, des excursions.

Nous avons malgré cela réalisé une dégustation de vins en mode virtuel. Les vins étaient commandés au préalable, et un expert nous a renseignés en direct via Zoom. Nous étions réunis devant nos ordinateurs en petits groupes conformes aux exigences, et avons trinqué virtuellement. C'était mieux que rien, mais bien meilleure était bien sûr la dégustation de vin du début de l'année.

Nous expérimentons aujourd'hui ce que nous pressentions auparavant: le Rotary signifie l'amitié, même si l'amitié ne dépend pas que du Rotary. Je suis certain que les réunions en présentiel manquent à tous les rotariens. A moi aussi ! Au lieu de cela, nous ne pouvons nous revoir qu'en cercle restreint, pour manger, pour trinquer, pour échanger. La frontière entre le monde rotarien et le monde intime se dilue un peu plus. Les contacts les moins réguliers s'effacent, les amitiés se renforcent. Cette situation est particulièrement pénalisante pour les nouveaux membres, dont l'intégration est rendue plus difficile. Nous sommes néanmoins



Dirk Biskup, président du club de Tübingen

sur le point d'accueillir une nouvelle amie, dont nous n'avons pu faire la connaissance que sur un mode virtuel!

Bien sûr, en particulier au Rotary, la balance doit pencher en faveur d'une prudence accrue. Nous sommes l'incarnation d'un groupe à risque. Et d'un point de vue économique, nos pays doivent pouvoir retrouver progressivement une forme de normalité. Pour y parvenir, il faut évidemment limiter les contacts physiques autant que possible. Ce que nous faisons. C'est une année charnière, mais nous y survivrons. Le Rotary est bien plus fort qu'un bête virus!

Rappelons-nous ce bon mot: «En fin de compte, tout ira bien. Si ça ne va pas, c'est que ce n'est pas la fin.» Nous espérons nous retrouver l'an prochain à Gênes dans le cadre de la Rose des vents. Et nous nous souviendrons de 2020 en souriant. Et si ce n'est pas en 2021, alors ce sera en 2022. Je vous souhaite donc la force, l'optimisme et la bonne humeur, et vous adresse les meilleures salutations de Tübingen.



HENRI BALLADUR
3 janvier 1964



OLIVIER BERCHTEN
3 janvier 1968



MARC BOUCHET
13 janvier 1967



PHILIPPE BERAN
14 janvier 1962



PHILIPPE BAECHLER
13 janvier 1968



ALAIN DECRAUSAZ
18 janvier 1955



ROSARIO PRINCIPE
14 janvier 1967



JEAN-ROBERT BOVIER
31 janvier 1938



20 ANS L'ANNÉE DE TOUS LES INTERDITS

Des rêves en bandoulière, ils en avaient. Le COVID les a étouffés. Une maladie qui tue essentiellement des personnes âgées ; une maladie qui n'entraîne chez les jeunes que des symptômes légers ; cette maladie a obligé les jeunes à mettre leurs 20 ans entre parenthèses.

L'année des 20 ans est souvent vue comme un jalon. Avant qu'elle arrive, on y projette toute sorte de rêves. Après, on en cultive le souvenir comme on admire un diamant serti dans une bague. Scintillant, précieux, et qu'importe s'il déforme un peu la réalité par son pouvoir réfractant, puisque c'est pour mieux l'embellir. Dans le cas des jeunes nés en l'an 2000, le diamant aura bien des choses à embellir, et autant à faire oublier. 20 ans en 2020, pour beaucoup, cela fut une année de renoncements et de pertes. Ainsi de Nicolas*, qui a vu son rêve s'effondrer. Un rêve pour lequel il avait consenti d'importants sacrifices depuis l'âge de 12 ans : une carrière de sportif professionnel, menée en parallèle à ses études universitaires. « Seule une université américaine me permettait de le faire. Avec en plus, la chance d'acquérir l'anglais de manière approfondie, qui est indispensable pour mon avenir professionnel », explique-t-il. Il a donc trouvé l'université. Sa place dans une équipe de football. Payé l'écolage. Mais le COVID-19 a tout fichu en l'air.

Un objectif de longue haleine

« J'ai beaucoup appris tout au long de ces années de sport-études », souligne-t-il. Nicolas était gardien. En moyenne 2 heures de sport par jour, depuis l'âge de 12 ans. Une discipline alimentaire d'acier. Pas une seule cuite, pas une cigarette, pas un pétard. Et la solidarité d'une équipe, dans la défaite comme dans la victoire. Ces choses-là sont acquises, bien sûr. Mais l'année d'études aux Etats-Unis, ce sera plus compliqué. « Dans le meilleur des cas, si les vaccins parviennent à



ramener une vie normale, ce sera pour 2022. Et là, je commencerai mon master. L'écolage sera deux fois plus cher. Trop cher pour mes parents et moi. » Quant à la carrière de sportif professionnel, à 22 ans, sans avoir pu jouer un match pendant plus d'une année, c'est perdu. Nicolas reste malgré tout positif. « Des déceptions, dans ce milieu, j'en ai connu avant le COVID. Je sais que le monde ne s'arrête pas pour autant. » Mais en 2020, ni les études, ni les voyages, ni les relations amoureuses ou amicales n'ont ressemblé à ce qu'un jeune projette pour ses 20 ans. « Après un semestre entier de cours universitaires en ligne, on sature. Les profs ne sont pas tous à l'aise avec cet outil. Il y a une vraie perte qualitative. Sans parler de l'aspect social des études :



réduit à néant. » Sauf ces heures en bibliothèque, à respirer à travers un masque, à 2 mètres l'un de l'autre au moins.

Des vacances de vieux

Quelles échappatoires ? « A 20 ans, normalement, c'est la période où tu sors avec les potes. Cette année, il faut aussi y renoncer. » Certes, il y a eu un peu de relâchement l'été. Le temps de prendre une semaine de vacances avec quelques amis. Mais pas de tour d'Europe en train, pas de backpackers en Argentine ou en Australie : « Nous avons loué une maison près de Marseille, avec une piscine, et nous n'en sommes sortis que pour faire des courses. » Des vacances de vieux, en quelque sorte.

Des amis de Nicolas apportent des témoignages similaires. Il y a celui qui avait prévu, pour ses 20 ans, une année sabbatique avec un voyage en Australie, « pour la langue et pour l'aventure ». Il avait trouvé un petit job. Au lieu de cela, il a fait six mois d'ennui et six mois d'armée.

Il y a aussi Kevin*, qui devait passer sa maturité. « J'avais fait un mauvais premier semestre. Mes notes étaient bien remontées début mars », explique-t-il. Mais lorsque le semi-confinement est décrété, le travail fourni entre décembre et mars est ignoré : l'école décide de ne prendre en considération que la moyenne du 1er semestre. Il a donc raté sa matu, sans avoir la chance de terminer son année. Une session d'examens de rattrapage a été organisée pour des cas comme le sien. Il fut parmi la minorité qui a réussi. « Comment ? En tout cas, pas grâce aux cours à

distance par mes profs. A part un d'entre eux, les autres n'ont strictement rien fait du 17 mars au 30 juin. »

L'amour triste

Quant aux relations amoureuses, autant dire que les jeunes que nous avons rencontrés sont loin de ceux qui avaient leur âge en 1968. Tous sont déjà dans une relation stable depuis deux, voire trois ans. Mais ces relations ont aussi souffert de la situation. « Copine rime avec routine. On se voit chez l'un ou chez l'autre, mais avec nos parents, frères et sœurs. On mange un truc, on regarde un film, on tourne en rond. »

Beaucoup de jeunes ont très mal vécu 2020. Des thérapeutes ont observé une aggravation importante de situations déjà dramatiques : violence familiale, dépression, et des perspectives professionnelles assombries. « On croit que le COVID ne tue que des personnes âgées », relève un psychiatre. « C'est faux : il a fait remonter les chiffres du suicide des jeunes. »

Nicolas, lui, n'a jamais pensé au suicide. Il reste au contraire acteur de son destin. « J'ai la chance de pouvoir travailler pour la Junior entreprise de Fribourg. Nous offrons des services, créons des sites web, des applications, des conseils de marketing à des petites sociétés. » Nicolas a donc pu fournir des prestations à des privés, dans son domaine d'excellence, la comptabilité. « En ce moment, la Junior entreprise me fournit de la motivation. Et mes seuls contacts sociaux à l'Université ».

Priorité de Nicolas : fêter Noël, avec sa grand-mère, avec son masque pour la protéger au mieux. Puis, il y aura des examens du 12 au 15 janvier. On lui dit « merde » et on tient les pouces.

* Les prénoms sont fictifs

8



INTERVIEW



- EDITO
- VIE DU CLUB
- ÉPHÉMÉRIDES
- RENCONTRE
- INTERVIEW
- CONJONCTURE
- SERVIS



Président du groupe des pneumologues genevois, le Dr Laurent Favre nous reçoit début décembre pour évoquer une année très dure pour ses patients, et répondre à des questions concrètes sur le vaccin.

«IL FAUT LA RAISON ET LA TRANSPARENCE»

Vous avez beaucoup de patients à risque. Comment ont-ils vécu cette année ?

Tous les médecins ont des patients à risque, par définition. Pas seulement des patients à risque « COVID ». Avoir un cancer, une hépatite, c'est être un patient à risque. Eh bien, au printemps et à l'automne, des patients à risque doivent parfois attendre pour des interventions importantes. Les malades du COVID ne doivent pas faire oublier les autres.

Cela dit, pour répondre à votre question, il y a eu beaucoup de tragédies. Et quelques heureuses surprises. J'ai dû faire un travail important pour raisonner des personnes qui n'avaient peur de rien, alors que le danger les guettait.

Et maintenant ?

C'est plutôt le contraire. J'ai beaucoup à faire pour raisonner des patients qui ont peur de tout, surtout de ce qui pourrait les sauver. Je pense évidemment au vaccin.

Les gens se méfient ?

Depuis quelques semaines (*ndlr : l'interview date de début décembre*), c'est le principal sujet de conversation. J'ai deux catégories de patients : ceux qui ont eu le COVID, et ceux qui ne l'ont pas encore eu. Les premiers sont traumatisés, surtout s'ils sont passés aux soins intensifs. Ils ont souvent des séquelles plusieurs mois plus tard. Et pas seulement des personnes très âgées et affaiblies : je viens de revoir un patient qui a eu une forme sévère, alors qu'il n'avait que 53 ans et n'avait jamais été malade avant. Il a failli mourir. Ceux-là veulent se faire vacciner.

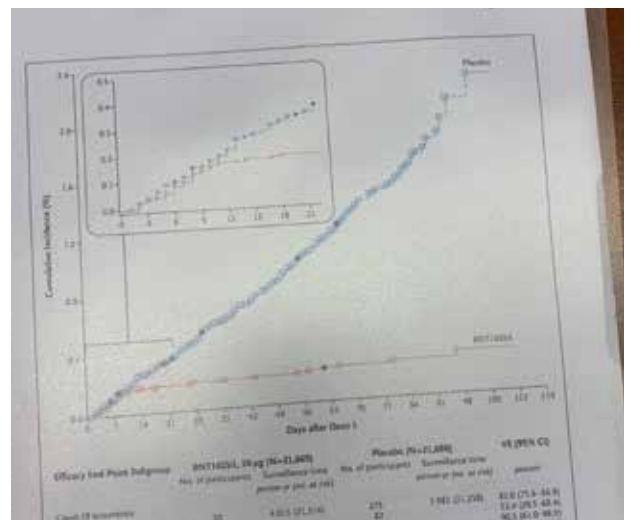
Et les autres ?

Pour les autres, l'hôpital, la mort, cela reste quelque chose de très virtuel. J'ai été maladroit avec l'un d'entre eux, il y a quelques jours. Il m'a demandé s'il pouvait choisir de se faire vacciner. J'ai voulu faire de l'humour : « Oui, vous aurez le choix. Entre l'épaule gauche et l'épaule droite. » Vous avez perdu un client ?

J'ai surtout compris que les gens avaient besoin de confiance et de transparence. Alors, je leur montre les résultats des tests à grande échelle sur les vaccins de Pfizer et de Moderna. Depuis fin juillet, la procédure est simple : sur 30'000 personnes, la moitié reçoit le vaccin, l'autre

RAISON ET TRANSPARENCE

moitié un placebo. Pendant les 12 premiers jours, les deux courbes sont identiques. Puis, elles s'écartent. Les « placebo » continuent de développer des COVID, les autres quasiment plus. Sur six mois, 185 cas de COVID se sont déclarés dans la population « placebo », dont 30 ont nécessité une hospitalisation. Sur la population « vaccin », il n'y a eu que 11 cas de COVID, et 0 hospitalisation.



La courbe bleue désigne le nombre d'infections dans le groupe « placebo » jusqu'à 115 jours après la 1ère dose. La courbe rouge le nombre dans le groupe « vaccin ». Deux groupes de près de 21'700 personnes avec le vaccin Pfizer. Les courbes pour le vaccin de Moderna sont comparables

D'où le taux d'efficacité de 95% ?

Oui. Mais donnons à ce chiffre une autre dimension. Avec 13'884 personnes vaccinées, on a évité 30 hospitalisations. Donc, avec 1.4 million de personnes vaccinées, on éviterait 3000 hospitalisations. C'est à peu près le nombre de lits dont dispose la Suisse dans ses cinq grands hôpitaux universitaires.

Ces chiffres semblent étonnants.

Ils étonnent si on les compare au vaccin contre la grippe, qui est généralement à 50%. Mais pour d'autres maladies, comme la rougeole, ces taux sont normaux

Et les effets secondaires ?

En six mois de tests, on a vu plusieurs cas de personnes qui ont eu une légère inflammation quelques heures. Habituel pour une vaccination intramusculaire. Et 4 à 5 réactions anaphylactiques (*ndlr : allergie forte*), chez des personnes qui développent déjà des allergies fortes à toutes sortes de choses. Il n'y a pas d'autre effet secondaire connu.

Les vaccins ont été réalisés en un temps record. N'est-ce pas inquiétant ?

C'est au contraire réjouissant ! Cette année, les investissements publics et privés dans la recherche ont été concentrés sur ce vaccin. Une société comme Moderna, qui fait des recherches depuis une quinzaine d'années pour développer des thérapies contre le cancer, a obtenu cent fois plus de ressources ces derniers mois que les années précédentes.

Et un autre phénomène explique aussi cette rapidité : les Etats qui ont acquis à l'avance des millions de doses, comme la Suisse, ont ainsi permis le démarrage de la production (comme à Viège), alors même que la 3e phase test commençait à peine. En temps normal, ce processus industriel n'aurait démarré qu'après l'approbation des autorités. Et les vaccins ne seraient donc pas disponibles avant l'automne prochain.

RAISON ET TRANSPARENCE

Mais alors, les Etats se condamnent à approuver les vaccins dans lesquels ils ont investis ?

Non. Voyez le vaccin Sanofi, société française. L'Etat français avait investi dans ce vaccin en juillet, mais cela n'a pas empêché les autorités sanitaires, en décembre, de refuser l'homologation. Son taux d'efficacité étant insatisfaisant sur les plus de 65 ans. Les Etats ne sont pas stupides : la plupart n'ont pas mis tous les œufs dans le même panier : ils ont misé sur plusieurs vaccins. Et tant les vaccins que les laboratoires, et nous-mêmes les médecins, savons que la sécurité des vaccins est l'élément-clé. C'est pourquoi les processus de validation et d'approbation mis en place sont les mêmes que pour tous les autres vaccins et médicaments. On ne peut pas imaginer vacciner des millions de personnes saines sans prendre les précautions maximales.

Le vaccin va-t-il changer les choses ?

Sur le plan sanitaire, pas tout de suite. Tout simplement parce que cela prend du temps de produire et d'acheminer des millions de doses, et ensuite de vacciner les gens. Sans oublier que certains vaccins (celui de Pfizer) doivent être conservés à -70 °C, et sont conditionnés par paquets de 100. Les enjeux logistiques sont énormes. Et il faudra continuer à se laver les mains et porter des masques, même après avoir été vacciné, tant qu'on ne saura pas avec certitude que le vaccin empêche aussi de transmettre le virus. On y verra plus clair d'ici juin.

Peut-on obliger à la vaccination ?

Ce serait rendre service aux complotistes. Il y aura des pressions dans ce sens, et des pressions inverses pour ne rien faire. Les complotistes rappelleront qu'un vaccin contre l'hépatite B aurait causé des scléroses en plaques – même si depuis cette affaire, il a été prouvé que ce vaccin n'était pas en cause. Plus on voudra contraindre les gens, plus ces fantasmes trouveront d'écho.



INTERVIEW

EDITO

VIE DU CLUB

ÉPHÉMÉRIDES

RENCONTRE

INTERVIEW

CONJONCTURE

SERVIR

Au contraire, au fur et à mesure que des personnes vaccinées témoigneront de leur soulagement, de la liberté retrouvée, plus elles rassureront et motiveront les autres. Et les médecins de ville, dans la relation de confiance avec leur patient, joueront un rôle déterminant.

Les vaccins, c'est beaucoup d'argent en jeu, non?

Les complotistes disent que les vaccins vont engraisser la pharma. Ils oublient que les vaccins lui rapportent beaucoup moins que la maladie. Un test coûte 170 francs. Un vaccin, environ 5 à 6 fois moins !

Et les enjeux éthiques ?

Ils sont énormes. Pensons déjà aux 13'488 volontaires qui, fin juillet, au lieu d'être vaccinées, ont reçu un placebo. Souvenons-nous qu'elles l'ignorent encore. Que se passera-t-il lorsque l'une d'entre elles décèdera du COVID, alors que le vaccin donnait une garantie quasi absolue de sécurité ? Doit-on prendre le risque de les laisser mourir, ou les informer qu'elles ont reçu le placebo et leur proposer le vrai vaccin ? En faisant cela, on s'empêche de comparer les courbes sur plus de 6 mois. Mais on sauvera des vies. Une autre question est celle du consentement éclairé, lorsqu'il s'agit de personnes atteintes d'Alzheimer. On sollicitera les proches.

RAISON ET TRANSPARENCE

Mais si ceux-ci divergent? Faut-il choisir l'avis de la fille qui veut vacciner sa mère, ou du fils qui refuse?

Allez-vous délivrer des attestations aux personnes vaccinées?

La question se posera. Comment une personne qui aura été vaccinée pourra le faire attester ? Cela deviendra impératif très vite pour voyager dans certains pays. Qui délivrera ces attestations ? Sur quelle base ? Autre question éthique : tous les médecins resteront-ils intraitables, si une personne prioritaire pour un vaccin accepte de se faire payer pour céder son droit à une personne fortunée ?

Et puis, cette question pour l'équilibre de la société : celles et ceux qui travaillent, qui se sont fait vacciner, qui ont perdu parfois des fortunes dans cette crise, seront-ils d'accord de payer encore un confinement, si dans six mois, les hôpitaux restent remplis de personnes qui n'auront pas voulu se faire vacciner ?

Au niveau privé, que va-t-il se passer?

La discrimination pourra être bannie du droit public, elle s'infiltrera dans les familles. Des fêtes auxquelles on n'invitera que les vaccinés. Quant aux employeurs, ils trouveront aisément des prétextes pour se séparer d'un employé dont ils savent qu'il refuse le vaccin.

Votre conseil ?

Deux mots : raison et transparence. Rien de plus, rien de moins.

PROPOS RECUEILLIS PAR BERNARD FAVRE



DES SOUVENIRS DU PLUS BEAU DES RIVAGES

Le joyau hôtelier a été racheté à la fin de l'année par une famille d'investisseurs espagnols. Jacques Mayer revient sur cette vente, qui met un terme à 4 générations de passion d'accueillir.



Cela a commencé en 65.» Quand Jacques Mayer parle de l'année 65, il faut entendre 1865. Son arrière-grand-père Johann Jakob est venu d'Allemagne s'installer sur les rives du lac et y construire ce qui sera le navire amiral de l'hébergement de prestige. L'histoire de l'hôtel est intimement liée à celle de la Genève internationale. «La Croix-Rouge, vient d'être fondée en '64. Le chemin de fer, lui, arrive dans les années '50».

L'hôtellerie, tout comme la diplomatie, c'est une histoire d'héritage, mêlée à du mystère. L'héritage, c'est la tradition d'accueil dans laquelle l'aïeul Johann Jakob baignait déjà avant

de venir à Genève. «C'était une famille d'aubergistes ou d'hôteliers depuis 10 à 11 générations déjà, vers les années 1'600. Un fils d'hôtelier devient hôtelier, c'est comme ça, c'est écrit.» Le mystère ? «Je me suis toujours demandé pourquoi mon arrière-grand-père est venu ici. Pour quelles raisons une personne émigre, se déracine pour s'enraciner ailleurs.» La vie de directeur d'hôtel ne lui a jamais laissé le temps de mener cette enquête.

Peut-être qu'il pourra enfin s'y adonner maintenant. Avec, déjà, cette piste : originaire de la petite ville protestante de Neckarremms, proche de Stuttgart, il a débarqué à Genève avec sa

petite amie, originaire du Nord de l'Allemagne. Des histoires d'amour qui cherchent un asile loin de la famille pour s'épanouir, c'est assez courant. Surtout «dans ces années (18)60», où l'Europe découvre peu à peu le mariage d'amour.

Essor fazyste

Jacques est intarissable pour parler de ses «années 60». «Mes ancêtres arrivent alors que Genève est en plein essor fazyste. La ville a abattu ses murailles, comblé ses douves d'eau (juste derrière l'hôtel), les rives du lac s'enrichissent de véritables palais, les rues s'élargissent et le réseau d'eaux s'assainit.» Un véritable

LE PLUS BEAU DES RIVAGES

Société des nations s'y installeront. Au sortir de la 2e guerre mondiale, Franklin Roosevelt et son épouse Eleanore y poseront les jalons de la «déclaration universelle des droits de l'homme». La Tchécoslovaquie lui doit son acte fondateur. Et tant d'autres soubresauts de l'Histoire.

Développeur plus qu'hôtelier

Jacques Mayer explique qu'il a toujours eu la passion de cette maison. «Je n'avais pas cette fibre hôtelière, mais plutôt le sens de la responsabilité à l'égard de cet héritage aussi spirituel que matériel.» Il n'était pas vraiment scolaire, se nourrissait plutôt d'aspirations artistiques, le



boom immobilier, propice aux esprits entrepreneurs. C'est l'époque où la République s'ouvre à tous les cultes, cède des terrains pour construire la Grande Synagogue, l'Eglise russe, le temple maçonnique qui deviendra l'Eglise du Sacré-Chœur à Plainpalais, Notre-Dame à Cornavin. «Conservez vos coutumes, elles enrichiront les nôtres», semble être la doctrine de Genève.

L'hôtel sera au cœur des formidables transformations de cette ville. Mais le Beau-Rivage sera un acteur essentiel de ce qui en fait une cité différente de toutes les autres, sa dimension internationale. Les premières délégations de la

dessin, la musique. «L'idée de devenir un homme d'affaires, un dirigeant me faisait plutôt peur.» Le temps lui permettra pourtant de concilier rêve et réalité. Le temps, et son épouse, rencontrée à l'école hôtelière. «C'est elle qui a les talents de gestionnaire d'entreprise. Elle m'a permis de jouer plutôt un rôle de développeur.» Avec, vissée au cœur, la vision d'une attention aux bonnes choses de la vie, en premier lieu la gastronomie.

Son père décède en 1978. Un deuil qui le précipite aux commandes de ce vaisseau naviguant à quai. «Un hôtel a toujours besoin



d'investissements. J'ai pu les financer en investissant dans les immeubles que j'ai construits derrière l'hôtel.» Ouverts en 1992, ils sont loués immédiatement par la Republic National Bank, devenue plus tard HSBC. Une autre partie est dédiée à des logements HLM, dont le rendement est garanti par la loi.

Avaler des capitaux

L'hôtel engloutit des capitaux. Cette industrie nécessite beaucoup de charges de personnel, de fournitures. Il faut en outre créer, parmi le personnel, une forme d'osmose pour conserver les meilleurs. Les chefs étoilés, les bons ouvriers, les femmes de chambre, les maîtres d'hôtel. La concurrence, elle, se durcit avec l'arrivée des grands groupes internationaux. Les hôtels ne sont plus conduits par des hôteliers, mais par des directeurs. «Autrement dit, des mercenaires qui viennent ici pour trois ou quatre ans, brisent les codes, et se fichent de l'avenir.» Et puis, récemment, les immeubles ont commencé à rapporter moins. Le COVID s'en est mêlé, fragilisant l'édifice commercial. Viennent alors les offres d'achat, pas toujours respectueuses

de l'histoire des lieux. «Certains investisseurs cherchent de la visibilité, voire de la respectabilité.» Heureusement, Jacques Mayer trouve une meilleure option. Une famille catalane qui s'était déjà intéressée aux lieux plusieurs années auparavant. «C'est une famille. Elle a une approche d'investissement à long terme, possède déjà

une tradition de luxe et d'hôtellerie. Et elle a montré un intérêt sincère pour l'histoire de cette maison.»

La vente sauve la tradition, et le personnel.

«Ces jours-ci, je vide mon bureau. Sans nostalgie: je suis tellement heureux d'avoir sauvé l'entreprise et le personnel.»

Et la suite ? «Aucune idée. J'aurais sans doute à nouveau plus de temps pour le Rotary.» A 74 ans, il se réjouit de ce temps retrouvé. «Être vieux, c'est être jeune depuis plus longtemps», rigole-t-il en citant Geluck. Or la vie est faite de challenges et de difficultés. «On se renforce en s'immunisant», conclut-il, de circonstance.

BERNARD FAVRE

Découvrez un court documentaire sur l'histoire du Beau-Rivage à l'adresse

<http://www.lemanbleu.ch/fr/News/Le-Beau-Rivage-temoin-de-150-ans-d-histoire.html>



CONJONCTURE

- EDITO
- VIE DU CLUB
- ÉPHÉMÉRIDES
- RENCONTRE
- INTERVIEW
- CONJONCTURE
- SERVIR

LE PLUS BEAU DES RIVAGES





GENÈVE AÉROPORT: UNE 100^E BOUGIE ESSOUFFLÉE

L'année de son centenaire, notre aéroport s'attendait à une consécration. Pas à un grounding.



L'activité de Genève Aéroport a été fortement bouleversée par la COVID. Tout avait pourtant bien démarré : après une année 2019 de croissance modérée (+ 1,4% de passagers) pendant laquelle l'aéroport a drastiquement réduit son empreinte environnementale (le parc d'aéronefs de nouvelle génération - bien moins polluant et bruyant - a par exemple augmenté de 36,7%) et créé des emplois (augmentation de 5% du nombre de collaborateurs), les premiers mois de l'année 2020 confirmaient cette bonne

santé. L'aéroport enregistrait une croissance de 4,5 % du nombre de passagers par rapport aux premiers mois de 2019, à la faveur d'une saison touristique hivernale qui se présentait sous les meilleurs auspices.

Les premières annonces gouvernementales spectaculaires du mois de mars ont été par la suite suivies d'effets non moins impressionnants, plongeant l'aéroport en hibernation, à l'orée du printemps. La période estivale permet à l'aéroport de renouer avec son activité, bien qu'elle

fut modeste. Depuis le mois d'octobre, notre aéroport vit une forme de re-confinement larvé, au gré des mesures sanitaires qui se succèdent dans tous les pays du globe.

La première vague : une hibernation printanière

Alors que les jonquilles et autres orchidées déployaient leurs pétales aux abords végétalisés du tarmac, le trafic aérien était à l'arrêt (0,4% en avril, puis 1% en mai). Seuls quelques aéronefs sanitaires et jets privés trouvaient le chemin des airs. Les compagnies aériennes ont alors déployé des trésors d'ingéniosité afin de transformer leurs engins en avions destinés au transport de marchandises. Des milliers de tonnes de masques et produits sanitaires furent ainsi acheminés

GROUNDING A L'AÉROPORT

efficacement au début du mois de juin, afin de fournir prioritairement les hôpitaux de notre région.

Suite au dé-confinement, les principales compagnies de la plateforme ont déployé une offre attractive de destinations. En juin, les mouvements aériens représentaient alors environ 25% de trafic normal à cette période mais seuls 5% des passagers répondirent présents. L'envie de voyager n'a alors cessé de croître pour atteindre un pic de fréquentation au courant de la première semaine du mois d'août. Ce dernier fut toutefois bien modeste, puisqu'il ne représentait que 34% de passagers traditionnellement accueillis en cette période de forte affluence. Suite à la première vague de la pandémie, deux principales tendances furent observées : les vols d'affaires

Une naissance simultanée à celle de la Société des Nations

Le 19 octobre 1919, le Grand Conseil genevois décida de construire un aérodrome. Après moult discussions - et en particulier l'hypothèse de formuler le pari de l'hydravion au cœur de la rade (!) - le Parlement donna son feu vert, afin de construire cette infrastructure à proximité du quartier des Nations... quelques semaines avant la naissance de la SDN. Le 28 février 2020 à 10h, Alain Berset annonça l'interdiction des manifestations de plus de mille personnes. Au même moment, de petites mains s'affairaient dans le terminal, afin d'accueillir près de cinq cents convives dès 11h 30, pour le lancement des festivités du centenaire de l'aéroport. Depuis lors, le programme des festivités a bien entendu été révisé à la baisse. Le show aérien fut en particulier annulé. L'aéroport a toutefois rendu hommage au passé tout en dessinant l'avenir. Il le fit par exemple en organisant des expositions qui permirent de mesurer le chemin parcouru par l'aéroport, en particulier depuis le milieu du siècle dernier qui a vu l'essor de l'aviation commerciale, puis sa démocratisation. Hommage fut par exemple rendu au château de Voltaire, à l'accord international de 1956 qui permit l'extension de la piste à 3,9 kilomètres, grâce à un échange de foncier entre la France et la Suisse. Un ouvrage illustré retraçant les plus grandes pages de l'histoire de la plateforme fut également édité et vendu à plusieurs centaines d'exemplaires dans les librairies de la cité. Un autre livre intitulé « Schweiz 2291 » offrit l'occasion au Directeur général de décrire l'avenir de l'aviation genevoise, à quelques encablures historiques des origines de l'Helvétie... En raison de la COVID, les festivités se poursuivront en 2021, avec l'inauguration d'une nouvelle terrasse accessible aux citoyens qui offrira un superbe point de vue sur le tarmac. À l'automne prochain, les célébrations se clôtureront avec l'ouverture de l'aile ouest, une infrastructure d'avenir à l'architecture spectaculaire et destinée à l'accueil des aéronefs intercontinentaux.

se sont effondrés (3 à 4% alors qu'ils avoisinent en temps normal la barre des 20% de passagers sur des vols commerciaux), tandis que les voyages familiaux ont connu un rebond significatif, passant de 35 à plus de 50% en période estivale. L'offre de destinations intercontinentales resta enfin exsangue, principalement en raison des effets dévastateurs de la pandémie sur les continents asiatiques et américains.

Un re-confinement larvé depuis octobre et jusqu'à la fin de l'année 2020

Après la saison touristique, le trafic aérien s'est très progressivement amenuisé (septembre : 20% ; Octobre 15% ; novembre : 9%). Cette lente baisse de la fréquentation est liée aux décisions éparses de quarantaine, puis aux mesures sanitaires nationales adoptées en cascade, en particulier sur le continent européen. Londres étant la première destination de provenance pour Genève Aéroport, la mutation du virus dans l'Albion couplée aux incertitudes liées au Brexit contribuèrent - à l'approche des fêtes - à amplifier l'effet de re-confinement larvé vécu par l'aéroport depuis trois mois.

Au moment d'écrire ces quelques lignes, le trafic du mois de décembre n'est pas encore connu. Il est toutefois fort probable que l'aéroport enregistre une baisse de la fréquentation annuelle de près de 70% et une perte qui avoisinera les 150 millions de francs. Grâce au chômage partiel, à des reports d'investissements et à d'importantes mesures d'économies, l'aéroport a réussi pour le moment à préserver l'emploi. Pour une vieille dame centenaire habituée ses dernières années à dégager plus de 80 millions de bénéfices pour un chiffre d'affaires de 500 millions, 2020 fut donc une annus horribilis !

SEBASTIEN LEPRAT, RELATIONS EXTÉRIEURES GENÈVE AÉROPORT

CONSULTER LE DOCUMENTAIRE SUR
LES 100 ANS DE L'AÉROPORT [ici](#)

DES BRAS ET DU COEUR

Ce 19 décembre, notre club servait le repas de midi au Caré. Le comité avait approuvé préalablement la prise en charge des coûts de ce repas, soit environ 2000 francs. Notre ami Philippe Chevrier leur a confectionné des biscuits pour améliorer l'ordinaire.



Le Caré est une des associations genevoises qui vient en aide aux plus démunis et aux personnes en grandes difficultés pour subvenir aux besoins de base de l'existence.

Elle se propose de rendre leurs dignités aux personnes touchées par le truchement de deux piliers que sont les repas et les activités.

C'est dans ce cadre que Florian a organisé avec le responsable du Caré, Charles Christophi, une action bénévole de notre club en mettant à disposition de la main-d'œuvre et en participant financièrement à la confection et à la distribution d'un repas le samedi 19 décembre au siège de l'association.

Sextuor à l'oeuvre

Pierre-Yves Brun, Christian Penet, Yves-Marie Trono, Olivier Sandoz, Florian Barro et le sous-signé se sont retrouvés au Caré en fin de matinée. Après une présentation des activités générales et une session de questions réponses animée par

Charles nous avons préparé une mini-chaîne de distribution, à l'extérieur des locaux, COVID-19 oblige, pour anticiper la venue d'environ 150 personnes dans un laps de temps relativement restreint.

Agents de sécurité

Chaque personne reçoit un repas équilibré avec viande, légume et féculent, un dessert, du pain à volonté et une eau minérale. Le repas chaud est apprêté dans la cuisine du Caré par deux cuistos sympathiques, placé dans des barquettes isothermiques et gardé dans une armoire à air chaud sur roulettes.

Les visiteurs s'organisent dans une file, se font remettre un masque si nécessaire et se désinfectent les mains avant de parvenir à la table de distribution où les attendent des sacs sous l'œil bon enfant d'un Securitas. Il arrive que les

esprits s'échauffent lors de la distribution ...

Ce jour-là l'ordinaire a été amélioré par la remise d'un sachet de biscuits préparé par notre ami Philippe Chevrier, manifestement apprécié à sa juste valeur.

Nous le savons, la misère ne touche pas seulement les réfugiés sans papiers et les personnes sans domiciles fixes, plusieurs de nos concitoyens ont recours aux repas offerts par le Caré pour simplement se nourrir après avoir perdu leur emploi, été chassés de leur logement faute de ressources financières et ainsi de suite.

Discrétion

Plusieurs visiteurs sont des habitués de l'endroit, ils connaissent Charles et son staff et échangent quelques mots lors de leur venue. D'autres donnent l'impression de vouloir se cacher et prennent leur sac sans piper mot avant de partir précipitamment.

Les deux heures de distribution dans le froid, avec parfois un coup de feu pour faire face à l'afflux de monde, ont passé vite et c'est avec satisfaction que nous avons pris congé de cet environnement bienveillant et somme toute très structuré.

Le Caré offre la semaine des douches aux visiteurs et permet aux personnes sans abri (environ 300 actuellement à Genève) de disposer d'un cassier sécurisé pour entreposer leurs affaires personnelles sans risquer de se les faire voler la nuit.

Chaque opération fait l'objet d'un protocole assez strict qui permet aux visiteurs de s'accrocher à quelque chose de solide et récurrent.

Le club Rotary Genève-Sud est à disposition pour prêter mains fortes au Caré d'autres samedis en fournissant du temps de ses membres. C'est une action intéressante, utile et enrichissante pour tous.

A refaire.